

TWO-THOUSAND-AND-THREE

(2003)

Premiered on September 10th 2003 at La Bâtie Festival of Geneva, Switzerland

Commissioned work for 21 dancers for the Ballet du [Grand Théâtre de Genève](#)

Choreography by Gilles Jobin

Press Review



©GTG/Nicolas Lieber

- > Le Temps – 12/12/2002 – Interview de Philippe Cohen
- > Danser Magazine, 2003, “Révolution de Ballet”
- > Libération, 12/09/2003, “Jobin génie de mêlée”
- > 24 HEURES, 12/09/2003, “Gilles Jobin atteint une masse critique”
- > La Tribune de Genève, 12/09/2003, “Grand théâtre et La Bâtie réunissent leurs noces”
- > Le Temps, 31/12/2003, “Sur scène, le triomphe des chefs de bande”
- > Edition du Lundi, 22/03/2004, “Des oeuvres fortes et originales”
- > danseSuisse – On Line, “Les corps démultipliés de Gilles Jobin”
- > Voyez comme on danse ! – TSR, 17/05/2005, “TWO THOUSAND AND THREE, la célèbre chorégraphie du lausannois Gilles Jobin”
- > Grand Théâtre de Genève 2001-2009, “Cent spectacles pour un début de siècle”

Culture Jeudi 12 décembre 2002

«Pour faire face à la concurrence, le Ballet de Genève doit se distinguer par son excellence»

Par Alexandre Demidoff

Danse. Soigner le public genevois sans le provoquer, privilégier une ligne néoclassique et s'ouvrir les portes des scènes internationales. Voici les ambitions de Philippe Cohen, qui succédera à Giorgio Mancini à la tête du Ballet du Grand Théâtre

Philippe Cohen, 49 ans, est l'invité surprise du Grand Théâtre de Genève. Un danseur devenu pédagogue qui taille ses costumes dans l'ombre. Le futur patron du Ballet collectionne pourtant les chutes de tissus précieux, qui font les trames artistiques singulières. Premier choc en 1968, au palais des Papes d'Avignon: «Je détestais la danse, ses pointes et ses tutus, et je suis saisi par le Roméo et Juliette de Maurice Béjart. Ma religion est faite: je serai danseur.» Premiers pas classiques ensuite au début des années 1970 auprès de Rosella Hightower, fée des airs géniale. Première révélation en 1978: Philippe Cohen rejoint Dominique Bagouet, le «baroque contemporain» qui révolutionne, avec son air d'ange en mal de paradis, la scène francophone. Premier commandement: depuis 1990, il dirige les Etudes chorégraphiques au Conservatoire de Lyon. Second acte, dès juin prochain: il rallie Genève.

Philippe Cohen: «Je vais vous surprendre: je ne manque jamais un spectacle du Ballet de Genève. C'est d'ailleurs comme cela que j'ai rencontré Jean-Marie Blanchard, directeur du Grand Théâtre, en mars passé. J'étais venu voir les trois pièces au programme, la création de mon ami Giorgio Mancini, celle de Saburo Teshigawara et le Concerto barocco de George Balanchine. Et j'ai eu le sentiment très net que les danseurs n'étaient pas prêts à danser cette dernière œuvre; que Balanchine, l'un des piliers de la danse selon moi, exigeait un travail bien plus approfondi. Du moins pour cette pièce-là.

Le Temps: Le Ballet n'aurait-il pas le degré d'excellence qu'on lui prête?

- Mais si! Les danseurs ont une technique magnifique, tout en ne formant pas un ensemble confit dans son académisme, comme certains ballets en Europe. Cela tient au nombre de personnalités fortes qui le composent. Cette diversité est d'ailleurs son trésor. Mais elle exige de choisir des pièces qui révèlent cette richesse.

- Quels sont alors les courants de la danse que vous privilégieriez, sachant que Gilles Jobin pourrait signer la prochaine création dans le cadre de la Bâtie 2003?

- Il y a effectivement une collaboration en vue avec Gilles Jobin. Et je trouve très bien que notre ensemble se frotte à la danse contemporaine. Mais je ne crois pas que le Ballet doit tout faire. Ses choix doivent être affirmés. Il ne s'orientera jamais sous ma direction vers ce qu'on appelle la «non-danse», incarnée par un Jérôme Bel, figure que je respecte par ailleurs. Il nous faut soigner le public, pas le provoquer.

- Le Ballet tourne peu cette saison, contrairement aux années fastes. Comment enrayer cette chute dramatique?
- Quand j'ai vu l'état des tournées, j'ai été frappé par cette dégringolade. C'est un gros souci pour les danseurs et remédier à cela est l'un de mes objectifs. Je compte sur mon carnet d'adresses. Mais il n'y a pas de miracle, il faut que notre identité soit beaucoup plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui. A partir du moment où tous les Ballets qui comptent ont une pièce de Kylián ou de Forsythe à leur répertoire, il faut nous distinguer par notre excellence, que l'ensemble soit une star en tant que tel.
- Qu'est-ce que cela implique concrètement?
- Solliciter Lucinda Childs ou Teshigawara ne sert à rien si ces maîtres ne réfléchissent pas avec nous à la pièce qui pourrait le mieux convenir au Ballet. Il faut les associer et non se contenter, comme la plupart des formations, de leur signature en haut de l'affiche. Inutile par exemple de s'offrir un Forsythe, s'il se contente d'envoyer un assistant, comme cela se produit souvent. Il faut qu'il vienne un jour au moins à Genève, qu'il travaille avec nos danseurs. C'est ce genre d'investissement de la part des grands créateurs qui fera la valeur de notre répertoire, offre qu'il nous faut absolument étoffer pour redevenir désirable sur le plan international.
- A quoi ressemblera la saison prochaine?
- Outre Gilles Jobin, il y aura une création en décembre: une œuvre maîtresse avec une accroche musicale forte, une grande soirée classique donc. En juin, nous proposerons un programme mixte, soit plusieurs pièces. Par la suite, je rêve de passer commande à un compositeur d'ici, dont la musique inspirerait un spectacle inédit. L'une de mes ambitions est de marier création musicale et chorégraphique.
- Vous avez été proche de Dominique Bagouet. Que vous a-t-il appris que vous voulez transmettre?
- Outre son écriture chorégraphique d'un extrême raffinement, c'est un rapport à l'individu qui me frappe chez lui, rapport fondé sur la simplicité et l'humilité. Ce sont ces valeurs que je souhaite diffuser.

RÉVOLUTION DE BALLET- Avec Gilles Jobin, les danseurs néo-classiques du Grand Théâtre de Genève réinventent la rencontre, au top de la recherche contemporaine.

Par Gérard Mayen

Coup d'essai. Coup de maître. Le ballet du *Grand Théâtre* de Genève a inscrit une quinzaine de dates de tournée pour sa pièce *TWO-THOUSAND-AND-THREE*, chorégraphiée par Gilles Jobin. Dont *Montpellier danse 04*. Quand, voici cinq ans, Gilles Jobin y était programmé, c'était avec *A+B=X*, une pièce alors représentative des recherches les plus audacieuses. Aujourd'hui, il est le premier chorégraphe suisse, et premier contemporain à qui soit demandée une création, non une simple reprise, par le ballet néo-classique qu'abrite l'opéra de l'austère cité helvétique.

L'événement n'est pas si rare. Les ballets d'Opéra de Paris, Lyon, de Nancy ou du Rhin se sont bien habitués à accueillir des Bill T. Jones, Mathilde Monnier, et même aujourd'hui Jérôme Bel. Mais dans le cas genevois, chacun s'accorde sur la valeur exemplaire de la démarche. Car demeurent des cas d'échec retentissant. Récemment la direction du *Nederlands Dans Theater* annulait la pièce que le chorégraphe Foofwa venait de préparer pour les danseurs, jugée trop dangereuse.

« La plupart des ballets sont convaincus qu'il leur faut rénover leur répertoire. Mais beaucoup s'en tiennent à changer leur programmation, en s'épargnant la réforme de fonctionnement, qui est pourtant inévitable » estime Gilles Jobin. Inévitable, car la danse contemporaine n'est pas qu'une technique, donc accessible aux techniciens irréprochables que sont les danseurs de formation classique. La danse contemporaine est une recherche. « Nous avons cherché pendant vingt ans. Ça a donné le meilleur comme le pire. Mais ça a permis d'avancer » tranche le jeune chorégraphe suisse. Or la recherche, c'est une méthode. Et des moyens.

A Genève, Gilles Jobin a été écouté. Les emplois du temps ont volé en éclats. Les danseurs ont travaillé à temps plein exclusivement à son côté pendant neuf semaines. Dont deux premières sessions, six mois et trois mois à l'avance, pour enseigner les esprits de part et d'autre. Tout ce temps, c'est du confort pour la création. Mais pas pour les habitudes acquises : « Nous sommes habitués à assimiler des pas vite et bien, et hop on passe à autre chose. Tout notre rythme est tendu vers l'efficacité, vers la visibilité du geste » décrit le danseur Bruno Roy. Le mode de travail de Gilles Jobin se situe aux antipodes, qui parle d' « un mouvement organiquement organisé », pour décrire sa patiente exigence d' « un geste absolument conscient de sa nécessité à tout instant ». Une véritable pensée par le mouvement.

D'où « des journées entières avec parfois très peu de mouvement, autour de sensations minimales, en n'ayant aucune idée d'un personnage à incarner, ni d'une partition à exécuter, parce qu'il n'y a de toute façon ni personnage ni partition, la question n'est pas là, ça peut être très déroutant » poursuit cet interprète, qui s'est blessé du reste « car cela n'arrive pas qu'aux moments de dépense maximale ».

Ce temps est aussi celui d'un art de la rencontre : « A la base, Gilles Jobin installe une atmosphère » remarque Christine Bombal. Celle-ci faisait partie de son équipe à Genève, car le chorégraphe a tenu à arriver avec deux assistants, deux musiciens, sa créatrice costumes : « Il ne s'agit pas d'un parachutage en passant, mais d'un partage, entre équipes ». Détails compris : « Travailler dans une salle différente du studio habituel, occulter les miroirs, sortir les barres, pour une prise de possession mentale de tout l'espace, et pas seulement le centre en vue de la représentation ».

Le parti de Gilles Jobin : « Travailler avec des danseurs, dont je sais apprécier le très bon niveau, pour avoir fait moi-même quatre ans de classique. Des danseurs, pas des spécialistes de tel ou tel style. Pleinement des danseurs ». Parmi eux, Elisabeth Laurent estime que « cette expérience a exploité une qualité qui existait déjà, mais dont on ne faisait rien : simplement notre vie communautaire de tous les jours. Cette chorégraphie a rendu chacun responsable de lui-même, et vis-à-vis des autres, alors qu'habituellement le groupe se dilue dans un certain repli individuel, que vient compenser la discipline ».

Alors, une simple parenthèse exotique dans la vie du ballet ? Ou l'amorce d'une mutation profonde ? Nouveau directeur nommé entre temps, Philippe Cohen assure que la réussite de *TWO-THOUSAND-AND-THREE* lui a fait gagner trois ans sur les évolutions qu'il entendait déclencher. Mais, pour cette seule pièce, la danseuse Elisabeth Laurent avertit : « impossible de la ranger dans le placard du répertoire et de la ressortir à la demande. Elle exigera chaque fois une expérience de vie, à traverser complètement ». Tout autre chose qu'une exécution. A tous les sens du mot.

LIBERATION

Jobin, génie de mêlée

A Genève, sa création transcende classique et contemporain.

Par Marie-Christine VERNAY. **Vendredi 12 septembre 2003**

Festival suisse de référence, qui aime à mêler musique, théâtre et danse, La Bâtie a passé commande au non moins Suisse Gilles Jobin, chorégraphe de la trempe d'un Boris Charmatz. Le deal était que ce contemporain travaille avec le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Qu'est-il advenu ? Non pas la transcription d'une pièce contemporaine pour un ballet. Ni une énième Giselle new look. Mais un travail de fond entre un chorégraphe - et quel chorégraphe ! - et des interprètes plongés dans l'aventure de la création.

Tout avait été mis en oeuvre pour éviter la pièce tranquille, bien faite et bien dansée, sans question ni réponse. Two-thousand-and-three a bénéficié de neuf semaines de résidence. Jobin est arrivé avec sept fidèles complices, danseurs, musiciens, éclairagistes. Et le résultat vaut plus encore que les applaudissements d'une salle comble et enthousiaste, tant il casse le malentendu persistant entre classiques et contemporains, à qui servira mieux l'autre, à qui sera le meilleur donneur de leçon...

Fourmillement. La scène est nue. Les rampes de projecteurs accrochées dans les cintres éclairent l'ensemble. On ne voit pas trop les visages des danseurs. D'ailleurs, ils ont la tête légèrement baissée, les épaules tombantes, le bassin souple. Ils ne sont pas pour autant avachis. La tenue est autant mentale que musculaire. Dans cette pièce d'une heure, tout commence avec des marches démarrées par de légères pressions sur le corps de l'autre. Puis le groupe se forme, telle la rosace d'un ballet aquatique. L'étrange mollusque s'étire, respire, tente de trouver une forme, puis une autre. Les couleurs des costumes « civils » de Karine Vintache prennent la lumière de Daniel Demont qui balaie la scène. Des mains passent sous les tee-shirts, les danseurs sont manipulés, déplacés. Cela grouille et parfois, de ce fourmillement incessant, se détache une danseuse immobile, comme le souvenir d'une forme claire. Mais le mouvement commun reprend. Une danseuse est portée, bousculée, pour un solo plutôt sauvage. Les dos collés les uns aux autres offrent comme une table bancale à un furieux boléro.

Nouvelle dispersion : courses et chutes. Quelques gorgées d'eau et ça reprend, debout puis au sol. Le jaune volontairement pas très propre de la lumière éclaire un sinistre tableau. Les interprètes sont là, étalés, sans recours, vaincus peut-être. Les manipulations se font plus violentes. Les corps sont traînés par des collants déchirés, ils tombent sous un coup de pied. On repense aux bras ronds qui enlaçaient le groupe, au début du spectacle. Tout cela n'a pas tenu. Il était trop tôt pour le bel équilibre. On se demande comment Jobin va parvenir à recoller les morceaux. Mais voilà que de ce magma, de ces brisures, une nouvelle présence au monde émerge. Par le labeur, d'autres formes se construisent. Jobin s'en sort par un hommage presque fétichiste à la jambe.

Brillant. C'est donc par un somptueux ballet de gambettes que les danseurs retrouvent une certaine verticalité. Seulement, ils ont la tête en bas. Après les horreurs d'un enfer boschien, loin des conventions et sans formalisme. C'est peut-être cela 2003. Une pièce sans arrogance, fort bien agencée jusque dans ses chaos, avec des danseurs qui s'abandonnent à la cause commune. Brillant.

24 HEURES - 12/09/2003 – Critique

GILLES JOBIN ATTEINT UNE MASSE CRITIQUE: A LA BÂTIE, LE CHOREGRAPHE LAUSANNOIS CLÔT UN TRIPTYQUE AVEC TWO-THOUSAND-AND-THREE. PLUTÔT ENVOÛTANT

Par Jean Pierre Pastori

Avec *TWO-THOUSAND-AND-THREE*, Gilles Jobin clôt le cycle mis en place ces trois dernières années, et réunissant *The Moebius Strip* et *Under Construction*. La même problématique y court. Mais l'échelle change. Ce ne sont plus cinq danseurs, ni même sept qui occupent le plateau du *BFM*, à Genève, mais dix-neuf. Et, pour la première fois, le chorégraphe se tient en coulisse. Aussi anecdotiques qu'elles puissent paraître, ces différences ont leur importance. Disposant de la masse critique que lui offre le Ballet du *Grand Théâtre*, sous l'égide de *La Bâtie*, Jobin donne toute sa mesure.

Il est tentant de penser que *TWO-THOUSAND-AND-THREE* n'est qu'une extension de *Moebius* et de *Construction*. Même lenteur, mêmes mouvements dits organiques, faute de mieux ; mêmes manipulations des corps et, qui sait ?, des âmes ; mêmes explorations tactiles : ici, sous les vêtements ; là, sous le tapis de scène ; même musique puissante et obsédante de Franz Treichler (augmenté, dans le cas particulier, de Clive Jenkins et Cristian Vogel). Et peut-être n'est-ce que cela : l'agrandissement d'un travail que public et critique ont encensé, de Berlin à Paris, de Prague à São Paulo. On le disait plus haut, le troisième volet d'un triptyque.

N'importe ! Le seul fait de confier à une troupe de danseurs de formation classique une telle plongée dans l'archaïsme du mouvement ? marcher à quatre pattes, puis en station verticale, courir, heurter, toucher, froter, caresser, faire la pièce droite, etc. ?, modifie la donne. Ne serait-ce qu'en raison de la stature déliée des membres du Ballet genevois que Jobin qualifie d'ailleurs d'« athlètes ». Et qu'il ne se prive pas de maltraiter en leur imposant des torsions, des portés en équilibre instable, des postures désarticulées, puis des amoncellements renvoyant aux charniers de triste mémoire. Mais dans l'éclat des lumières, en écho au chant des samplers, ces mouvances esthétisantes ne laissent d'envoûter.

GRAND THÉÂTRE ET LA BÂTIE RÉUSSISSENT LEURS NOCES

Le Ballet s'offre une bonne tranche de contemporain avec Gilles Jobin.

Par Benjamin Chaix

D'aucuns appelleront ça l'événement de la rentrée. Outre que le spectacle tient bien la route, il y a dans *TWO-THOUSAND-AND-THREE* les ingrédients d'un succès de curiosité. Première coproduction du *Grand Théâtre* et de *La Bâtie*, ce qui est en soi une nouveauté, un tel spectacle a été confié, fait rarissime à la place Neuve, à un chorégraphe d'ici. L'orientation résolument contemporaine de ce créateur aurait pu ne pas convenir à une compagnie revenue ces dernières années à un certain néo classicisme. Le peu d'habitude qu'a Jobin des groupes atteignant la vingtaine ajoutait un doute supplémentaire. Ces réserves sont tombées une à une mercredi soir au *BFM*.

Austérité coutumière

Gilles Jobin n'a pas voulu se lancer pour l'occasion dans autre chose que ce qu'il sait faire. Pas de coup de folie pour s'aligner sur le hors-normes qui caractérise le festival des marges et des audaces. Avec son austérité coutumière, sans concession à l'agitation ambiante, Jobin a tissé sa toile avec les danseurs caméléons du *Grand Théâtre*. Qu'on soit ici dans la non-danse n'étonnera pas ceux qui connaissent l'évolution du jeune créateur suisse romand. Le jeu proposé sur le corps, cette redistribution des fragments d'anatomies, ces placages peau sur peau qui suggèrent de fugaces liaisons siamoises, sont parfaitement aboutis. L'atmosphère est recueillie, efficacement plombée par le son électronique signé Jenkins, Treichler et Vogel.

Peau de nylon

Dix-neuf danseurs prennent part au spectacle, sans jamais quitter la scène. La masse humaine, qui remue puis se répand comme une coulée épaisse, formant des flaques ondoyantes, est tout à fait spectaculaire. Vêtus de manière neutre, la physionomie itou, ils vont à leurs tâches abstraites, curieux du corps de l'autre, de la peau de l'autre, qu'ils semblent arracher quand elle est en nylon.

On se laisse emporter par les images, jamais agressé, plutôt curieux de la suite et vaguement ensorcelé. Nul besoin de se poser des questions. Jobin ne s'embarrasse pas de psychologie. Il ne veut rien montrer d'autre que la vie qui bat à travers des corps en mouvement et toutes les formes que peuvent prendre leurs rencontres.

Un quart d'heure de trop

Ce travail a des limites. Il n'est pas facile d'aller indéfiniment dans ce registre sans donner l'impression de chercher, sans les trouver, de nouvelles combinaisons pour nourrir le groupe « organiquement organisé », selon la formule de Jobin. Avec un bon quart d'heure en moins, Two-Thousand-And-Three serait vraiment remarquable de bout en bout.

TWO-THOUSAND-AND-THREE, au *BFM*, vendredi 12 à 20 h. Gilles Jobin et sa propre compagnie présenteront *The Moebius Strip* et *Under Construction* à l'Arsenic à Lausanne du 17 au 19 octobre

Culture Mercredi 31 décembre 2003

Sur scène, le triomphe des chefs de bande

Par Alexandre Demidoff

Ils ont entre 35 et 40 ans, appartiennent à une génération aussi conquérante que rayonnante. Du chorégraphe vaudois Gilles Jobin au metteur en scène Omar Porras, en passant par le poète français Olivier Py et le comédien Valentin Rossier, ils incarnent un idéal: l'esprit de troupe ressuscité. Bouillonnants dans les marges naguère, ils sont aujourd'hui omniprésents dans les plus prestigieuses maisons et signent les spectacles les plus mémorables de l'année

L'état de grâce des saluts. La beauté de cet instant où une communauté d'acteurs ou de danseurs se recompose sous les yeux du public. De cet épilogue, on ne parle presque jamais. Or cette année 2004 aura offert aux amoureux des génériques des instantanés poignants. Comme le symbole d'une histoire collective au long cours assumée comme telle. Oui, c'est la grande nouvelle, l'esprit de troupe est de retour, avec ses modes de travail et de vie alternatifs revendiqués, comme une impertinence dans un contexte où la logique voudrait que les professionnels du spectacle se plient aux mêmes règles du jeu que les autres.

Transe de chroniqueur pris soudain de nostalgie, l'index pointé sur une photo du légendaire Living Theatre? Non. Le hasard n'y est pour rien: les spectacles les plus mémorables de l'année en Suisse romande engagent des collectivités artistiques. Au Théâtre Am Stram Gram à Genève, le Colombien Omar Porras et le Teatro Malandro offrent ainsi fin septembre à L'Histoire du soldat de Ramuz et Stravinski une nouvelle jeunesse infernale. Cette diablerie, qui marie l'Ensemble Contrechamps et Malandro, sera la saison prochaine à l'affiche du très renommé Théâtre de la Ville à Paris. Mais une telle réussite n'aurait pas été possible sans cet inestimable «capital»: une bande de «malandrins» soudés par le temps.

Autre élévation en commun: les Arts Sauts, quinze trapézistes français, devenus oiseaux de proie sous leur tente dans les jardins du Théâtre de Vidy à Lausanne. Cette compagnie y aura tout vécu: le chagrin lorsque à la mi-août leur chapiteau conique, 750000 francs d'investissement, est emporté par une tornade; puis un nouvel envol dans la ferveur; et un happy end, fin novembre: les Arts Sauts reprenaient la route, avec leurs dix-sept enfants et leur profession de foi égalitaire, chaque membre recevant le même salaire.

Ces images-là encore: les dix-neuf danseurs du Grand Théâtre de Genève, alignés sur toute la largeur de la scène. Ils émergent de Two thousand and three, variations magnétiques autour du corps collectif signées Gilles Jobin sur une musique de Franz Treichler. Et Valentin Rossier, à la fin de Figaro divorce en mai à la Comédie: le porte-drapeau de l'Helvetic Shakespeare Company salue au milieu des siens,

sa tribu d'acteurs.

De Valentin Rossier à Gilles Jobin, d'Omar Porras à Olivier Py, infatigable sur les sentiers de la grâce (cet automne, au Grand Théâtre Le Soulier de satin de Paul Claudel, onze heures de métaphysique paillard), les syntaxes ne sont certes pas les mêmes. Mais ces créateurs, entre 35 et 40 ans, ont en commun de faire corps avec leur troupe, au point que leur univers en découle organiquement, comme chez Gilles Jobin. Ils pensent aussi que le travail de création implique un art d'œuvrer ensemble sur la durée. Ils ont surtout constitué ainsi des territoires artistiques hautement désirables. Au point que les institutions les chérissent aujourd'hui. Bref, ils sont porteurs d'utopie, mais pas suspects d'angélisme. C'est qu'Omar Porras et Gilles Jobin sont à la tête d'entreprises artistiques – leurs compagnies et leurs dizaines de salariés – qu'ils savent faire tourner très loin.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA

Edition du Lundi - 22/03/2004 – Critique

DES ŒUVRES FORTES ET ORIGINALES

Par Jean-Marie Wynants.

Vendredi soir, la *biennale Charleroi/Danses* s'ouvrait avec une pièce de Gilles Jobin créée pour le Ballet du Grand Théâtre de Genève, « TWO-THOUSAND-AND-THREE ». Un bijou de maîtrise corporelle, d'originalité et d'occupation de l'espace. Sur le vaste plateau nu des *Ecuries*, les 18 danseurs commencent par déambuler simplement. Petit à petit, les déplacements se complexifient, les groupes se forment, les corps s'aimantent, se joignent, se complètent pour former une sorte de masse vivante, grouillante, qui se compose ou se décompose comme une agitatia microbienne vue au microscope.

A ce travail de haute précision viennent s'ajouter de brusques accélérations, des cassures de rythmes, des formations d'images inattendues et surtout une utilisation du corps aussi déroutante que fascinante. Sans jamais quitter le sol, les 18 danseurs se livrent à de véritables prouesses techniques. Tantôt ils se lancent dans une course folle qu'on dirait provoquée par un accélérateur de particules. Tantôt ils travaillent sur la lenteur pour des portés époustouflants, dans des équilibres totalement improbables jouant sur la complémentarité des corps, l'utilisation des forces contraires. Visuellement fascinant (avec en prime une intelligente utilisation du son), le spectacle suscite aussi les émotions les plus diverses.

Certains le trouvent oppressant alors que d'autres y voient une recherche d'harmonie. Impossible en tout cas d'y rester insensible jusque dans cette dernière image où les corps roulent, rampent, glissent au sol comme des galets emportés par la vague qui se retire. Dur de venir après cela. La Française d'origine béninoise, Julie Dossavi, ne nous aura pas convaincus avec un solo qui, à force de vouloir en mettre plein la vue, devient totalement désincarné, ne laissant aucune place à l'émotion. Samedi soir, le festival se poursuivait à Bruxelles avec la création de « Display/Copy Only » de Joanne Leighton. A la base, une idée amusante mais qui pouvait rapidement s'épuiser.

La chorégraphe a acheté pour un euro symbolique les droits de reproduction et de transformation d'une série de phrases chorégraphiques de divers chorégraphes et architectes. Au total, 14 d'entre eux ont répondu à son offre et toutes les propositions sont incluses dans le spectacle. Mettre tout cela ensemble et en faire un spectacle personnel tenait de la gageure. Joanne Leighton y parvient pourtant de manière éblouissante. Pour cela, elle peut compter sur cinq magnifiques danseurs masculins, Alexandre Iseli, Christophe Ives, Edouard Pelleray, Edmand Russo et Shlomi Tuizer. Un quintette aussi à l'aise dans la grâce que dans l'humour, dans le travail de groupe que dans les explorations solitaires. Dans les premières minutes, on se prend à chercher les traces des propositions.

On tente de reconnaître le style de Jean-Claude Gallotta, Russel Maliphant, Thierry Smits ou Frédéric Flamand qui tous ont participé au projet, certains donnant des phrases chorégraphiques existantes, d'autres créant quelque chose pour l'occasion ou livrant des propositions par écrit ou par vidéo. Mais très vite, on oublie l'idée de patchwork pour ne plus voir qu'une chorégraphie qui, rassemblant tous ces éléments épars, devient une formidable machine à interroger la danse et l'espace. Pour ce faire, elle utilise le son, l'humour (avec un passage hilarant mettant aux prises deux des danseurs construisant une séquence) et, par-dessus tout, la danse elle-même. Celle-ci est omniprésente, variée et parfaitement cohérente à la fois, se mariant avec les éléments les plus divers comme un slow de Milli Vanilli, le son du début de la performance enregistré en direct et rediffusé dans une étonnante mise en abyme ou encore la rencontre entre une bande-son de répétition orchestrale et les évolutions des danseurs semblant obéir aux injonctions du chef d'orchestre. Ajoutez à cela l'incroyable culot de costumes à la Presley période Las Vegas qui après avoir provoqué l'hilarité du public, deviennent comme une évidence par leur multiplication sur chacun des danseurs, et vous obtenez un spectacle en forme d'ovni qui parvient à combiner intelligence, beauté, humour, poésie et une sacrée dose de prise de risque. A voir, une fois encore, ce lundi soir ! •

« Display/Copy Only », à la Raffinerie, 21 rue de Manchester, 1080 Bruxelles, ce lundi 22 mars à 20h30.

LES CORPS DÉMULTIPLIÉS de Gilles Jobin

Le Ballet du *Grand Théâtre* de Genève donne les 10, 11 et 12 septembre « TWO-THOUSAND-AND-THREE », première mondiale du chorégraphe suisse Gilles Jobin. Il s'agit d'une co-production avec le *festival de La Bâtie*.



« TWO-THOUSAND-AND-THREE » est une pièce très fixée dans le temps puisqu'elle représente la vision du « déchirement interne » du chorégraphe en cette année 2003. « C'est une période très chargée, avec ces super et ces mini-puissances, cette chaleur, ces bouleversements au-dessus de nos têtes, ce chaos. L'être humain, son organisme réagissent à tout cela », explique l'artiste.

Cette pièce d'une soirée entière dansée par 23 danseurs néo-classiques a-t-elle représenté un défi pour un Gilles Jobin, habitué à son cercle restreint de fidèles interprètes ? « Pas vraiment. C'était une question et non un problème. Il y a bien sûr une différence de culture et aussi d'âge entre moi et les danseurs très jeunes. Mais il s'agit avant tout d'en parler et je leur ai donné en accéléré les clés de mon travail. Sans changer pour autant ma méthode. »

Est née de ces dix semaines de travail une création dont la dimension nouvelle est pour Gilles Jobin « une démultiplication des corps » s'exprimant en de multiples solos. « Je guide les danseurs mais ils sont en charge de leurs mouvements et de leur organisation dans l'espace. »



Cet espace, c'est la scène du *Bâtiment des forces motrices*. Il n'impressionne pas pour autant le chorégraphe : « Je me suis fait la main en 2002 avec "Under Construction", que nous avons donné au *Théâtre de la Ville* à Paris, avec chaque soir 700 à 800 spectateurs. Gilles Jobin poursuivra d'ailleurs ses expériences avec des grandes troupes. Il créera en janvier 2004 une pièce pour le *Ballet Gulbenkian* de Lisbonne, dirigé par un autre contemporain, Paulo Ribeiro.

« TWO-THOUSAND-AND-THREE », chor. Gilles Jobin, par le Ballet du *Grand Théâtre* de Genève. Musique Franz Treichler, Clive Jenkins, Christian Vogel.

Première mondiale.

Les 10, 11 et 12 septembre au *BFM*, Genève.

Photos de répétition : Isabelle Meister

Voyez comme on danse ! - TSR - 17/05/2005

VOYEZ COMME ON DANSE ! "TWO-THOUSAND-AND-THREE", LA CÉLÈBRE CHORÉGRAPHIE DU LAUSANNOIS GILLES JOBIN

Swissinfo, par Ghania Adamo

Pour clôturer l'année chorégraphique, le *Grand Théâtre* de Genève organise une « Danse parade » qui reprend quelques succès de ses récentes saisons.

Dix spectacles à l'affiche sont interprétés par le Ballet de la vénérable maison genevoise.

Il arrive que les directeurs de salles reprennent en fin de saison des spectacles qui avaient bien marché, qui n'étaient pas restés longtemps à l'affiche et que le public apprécierait, n'hésitant pas à aller les voir ou revoir.

C'est le cas du *Grand Théâtre* de Genève qui clôt sa saison chorégraphique avec ce qu'il appelle une « Danse parade ». Soit une poignée de pièces d'excellente qualité, présentées lors des saisons précédentes et interprétées par le corps de ballet du dudit théâtre.

« Plus qu'un défilé, ce passage en revue est un vrai festival, nous dit-on dans une note d'intention. C'est que le propre de la compagnie genevoise est de ne jamais rester engoncée dans un univers. Privilège d'une troupe qui n'est pas dirigée par un chorégraphe, mais par un directeur artistique dont le souci premier est de varier les plaisirs ».

Le directeur en question, Philippe Cohen, propose donc sur ses deux scènes (BFM et GTG) quelques reprises. Si d'aventure vous avez manqué une ou plusieurs de ces pièces à succès, vous aurez l'occasion de réparer votre distraction.

De l'agitation au minimalisme

« Para Dice » de Saburo Teshigawara.

La plus prestigieuse de ces reprises est « TWO-THOUSAND-AND-THREE », la désormais célèbre chorégraphie du non moins célèbre Lausannois Gilles Jobin.

Créé en septembre 2003, ce spectacle qui, depuis, a parcouru l'Europe, ouvre le 17 mai la « Danse parade ». A l'époque, Jobin y mettait tout son talent et son ardeur pour parcourir, en quelques courses effrénées, l'histoire de la troupe du *Grand Théâtre*. Laquelle entamait une nouvelle ère, avec, à l'époque, l'arrivée à sa tête de Philippe Cohen.

S'il ne fallait voir qu'un spectacle, ce serait celui-là. Mais ce serait aussi manquer l'éclat de quelques autres pièces précieuses qui émaillent la parade et qui font sa richesse. Richesse de style qui nous fait passer des agitations névralgiques de Jobin au

minimalisme du chorégraphe japonais Saburo Teshigawara. Lequel se livre dans « Para Dice » à une dissection des pulsions intérieures.

Autre chorégraphe, autre passion puisée cette fois-ci chez Saint-Mathieu et Saint-Jean. Si les deux apôtres ont inspiré Bach, ils hantent également « Selon Désir », pièce du chorégraphe Andonis Foniadakis.

Les artistes... et le public

Le reste de la programmation ne manque pas d'intérêt, avec surtout la musique culte de Stravinski, « Le Sacre du printemps ». Moment dionysiaque que John Neumeir chorégraphie avec émotion et bestialité.

Mais il n'y a pas que la troupe du *Grand Théâtre* qui va parader. Le public est invité à la rejoindre le 21 mai, dernier jour de ce mini-festival qui s'achève sur un bal populaire. Dans le hall du *BFM*, les spectateurs pourront ainsi entrer dans la ronde sur la musique enlevée de la fanfare du Loup.

Grand Théâtre de Genève 2001-2009 – texte (extrait)

CENT SPECTACLES POUR UN DÉBUT DE SIÈCLE

Édition La Baconnière Arts – 2009, p. 141

Par Claude Ratzé

Un soir de septembre 2003, j'assiste à la dernière représentation de *TWO-THOUSAND-AND-THREE* au *Bâtiment des Forces Motrices*, création de Gilles Jobin pour l'ensemble des danseurs du Ballet du Grand Théâtre de Genève. Le *BFM* est plein. Bien que ce ne soit pas la première, il flotte dans l'air l'excitation des grands soirs.

Cette représentation s'inscrit dans le cadre de *La Bâtie*-Festival de Genève, à l'origine de cette rencontre singulière entre un chorégraphe contemporain de la scène indépendante de Suisse romande et un corps de ballet institutionnel. Curieuse ambition que celle d'André Waldis, alors directeur du festival, d'inscrire dans l'histoire de cette manifestation une collaboration avec l'institution de la Place Neuve. La danse a été le moyen de signer cette première et unique coopération.

Véronique Ferrero Delacoste, alors chargée de la danse à *La Bâtie*, avait proposé à Jean-Marie Blanchard de coproduire la création d'un chorégraphe contemporain avec le Ballet du *Grand Théâtre*. De mémoire de programmatrice, il n'a pas fallu beaucoup de temps pour convaincre le directeur. Deux chorégraphes de la scène indépendante sont alors pressentis et Gilles Jobin est rapidement choisi. Le Ballet du *Grand Théâtre* de Genève traverse alors une crise de reconnaissance. On menace de le supprimer. Il est sauvé en particulier grâce à une augmentation des subventions de la Ville de Genève.

TWO-THOUSAND-AND-THREE porte dans son titre l'année de sa création. C'est la cinquième pièce de groupe que crée le chorégraphe alors installé entre Lausanne et Londres. Il revendiquera l'engagement de l'ensemble des danseurs du ballet dans son processus de création, qui durera neuf semaines. La scène du *BFM* est nue et la lumière incandescente de Daniel Demont balaie le plateau de part en part, avant que celui-ci ne soit envahi par vingt et un danseurs, dans une marche qui devient danse. Les danseurs se touchent, se caressent, se manipulent et prennent appui les uns sur les autres. Ils suivent des parcours à la fois individuels et collectifs qui finissent par construire un magma, un chaos dont la trajectoire constitue la ligne de force. Cette pièce abstraite déborde d'images évocatrices. Après *THE MOEBIUS STRIP* et *UNDER CONSTRUCTION*, elle clôt une trilogie créée selon un système de composition chorégraphique « organiquement organisé ». Le chorégraphe donne des indications de mouvement à partir desquelles se développent des séquences. Un cadre, donc, mais pour une grande liberté. Si *TWO-THOUSAND-AND-THREE* porte fortement l'empreinte de Gilles Jobin, l'enjeu reste de taille : composer une œuvre singulière et contemporaine avec des

danseurs interprètes de la scène institutionnelle. Un coup de poker majestueusement réussi.

Le Ballet du *Grand Théâtre* était donné pour mort quelques mois plus tôt. La réussite de cette création, son accueil enthousiaste vont ouvrir bon nombre de scènes à sa diffusion. Dans son sillage, les pièces du répertoire du ballet retrouvent le chemin des tournées. En 2006, le chorégraphe vient s'installer à Genève au bénéfice d'une association avec Bonlieu-Scène nationale d'Annecy et d'un contrat de subventionnement conjoint entre la Ville, l'Etat de Genève et la Confédération. La ville met également à la disposition du chorégraphe et de sa compagnie des studios de travail. Il semble évident que la collaboration remarquée de Gilles Jobin avec le Ballet du *Grand Théâtre* a ouvert la voie à sa reconnaissance genevoise.